

BOIS SACRE

Je me cache le jour, je ne sors que la nuit,
Un aller sans retour, j'ai quitté mon pays.
Je suis le royal-totem, mi homme-mi forêt,
Il suffit d'un je t'aime pour me régénérer.
Il faut faire face au défi
Liberté ma chérie,
Yé pa niisala m'pa rounga ye mam paa kangré,
M'ya dûni yelsolondé n'solidid Mutogon n'vii yongo,
M'waa na togsaa yamb zaman yolom quibé,
Bala dûni wan son riimisdà à raabda saabo.
Je ne suis ni humain, ni faune, ni flore,
Je ne suis qu'un énigme, je me cache le jour, je vis la nuit,
Je viens étaler les méfaits des temps modernes,
Le monde tremble et annonce la fin des temps.
Si je fuis le soleil je connais les étoiles,
Et les nuits sans sommeil qui hérissent les poils,
Ça fait sept mois que je vis comme ça,
Je préfère être bloqué ici que rentrer chez moi,
La difficulté ? Je connais ça très bien,
Mais celui qui ne risque rien n'a rien,
Là-bas mon coeur n'est pas tranquille, je n'ai plus le choix,
Je préfère souffrir ici que mourir chez moi.
Il faut faire face au défi
Liberté ma chérie,
Yeb san wa ra kuujan da Mutojan n'da péémsonma,
daaron waté tii kom kan na n'lézindi tiid Youn yé,
Bala raakanba n'da guili,
Dûni wan son riimisdà à raabda saabo.
Quand ils auront pris la lune, le soleil et l'air,
Le jour viendra où il manquera même de l'eau à boire,
Parce-que les puissants vont tout privatiser,
Le monde tremble et annonce la fin des temps.
Quand il n'y aura plus de soleil, plus de lune,
Que vos milliardaires auront tout acheté...
Vous vivrez dans l'obscurité.
Il n'y aura plus rien, plus d'âme plus de tune,
Les fleurs, les arbres, l'espoir auront crevé,
il faudra bien 10000 ans avant que leurs coffres rouillent,
Pour qu'un rayon de vie parvienne à s'échapper.

LES RETROUVAILLES

Si on parlait de nos retrouvailles,
Si on parlait de nos routes qui se croisent,
Ça tchatchotte, ça rigole et ça ripaille,
Et ça dérègle toutes les ardoises.
Ça cause souvent de nos incertitudes,
Et toujours un peu de chacune son chacun,
On reprend de l'altitude,
Et de la force dès qu'on se resserre la main.
Si on parlait à ce comptoir de Noailles,
De cette chanson qu'on a chantée toute la nuit,
Parlons-en de nos chevaux de bataille,
Et des vertus de l'Aïoli, oli, oli, au lit...
Oh fan de piades on en a vu du pays,
On prend de l'âge on se raconte pas d'histoire,
Cette vie là j'en connais qui nous l'envient,
On n'en a rien à cagner de la victoire.
Car dans la vie ce qui compte c'est le vécu,
La quête de l'inaccessible bonne étoile,
Je vous le dis alors gloire aux vaincus,
Et peuchère vive les mauvais chevaux.
Puisqu'ils sont braves et puisqu'ils avancent,
Et bien sûr aussi parce qu'on n'en a pas le choix,
Appelons nous Providence,
Les copains ça sert à ça.

MERCI DE LA PARTAGER

Tu hérites d'un père et d'une mère, de terres et de frontières,
Soulève la barrière, va dans tous les quartiers.
Tu hérites de paix ou de guerres, de gloire ou de misère,
refuse l'arbitraire des murs de la disparité.
Tu hérites d'une peau dont tu es fier, d'un sexe solitaire,
En avant partenaires, l'amour c'est la liberté !
La vie est courte mais elle est large, merci de la partager,
La vie est courte mais elle est large, merci de la partager.
Tu hérites d'un coeur incendiaire, de bides terre à terre,
Qui te mettent à l'envers, qui te font avancer.
Tu hérites de tune ou de pierres, d'une turne ou d'un propriétaire,
Rameur de la galère défends ta dignité.
Tu hérites d'un boss ou de prolétaires, de cris de joie ou de colère,
Ne regarde pas en l'air et crie « Solidarité » !
Tu hérites des beaux yeux de ta grand-mère, de son mauvais caractère,
De kilos de poussière d'étoiles pour te guider.
De dieux aux furieuses colères, aux foudroyants éclairs,
Oppose à leur tonnerre ta spiritualité.
Sept milliards de soeurs et de frères, tu hérites de l'univers,
Accueille à bras ouverts, le monde est tressé pas cloué !

LUTTES D'ARTISTE

« Le monde va mal, tant pis, j'irai seul au combat, seul je monterai à l'abordage du sanctuaire de la peur et de la tyrannie, seul, dressé sur mes jambes séniles je déclencherai l'Intifada ! Mon Intifada à moi, féroce, cruelle, implacable, avec à la place des pierres, les mots. Mon Bic sera ma fronde et les mots mes pierres. Oui les mots, mille mots vivants, bavants, croustillants, des centaines de milliers de mots mal équarris, non aseptisés, des mots décapants, exfoliants, toxiques, des mots porteurs de V.I.H. Un geyser de mots avilissants, infamants, un déluge de mots orduriers, putrides, violents, vilains, vrombissants, virulents, vipérins, volcaniques. Oui, tant pis, j'ai seul au combat avec les mots et leur énergique vibration, leur onde de choc démoniaque, leur pollution sonore, leur furie nucléaire apocalyptique !

LETTRE DE WILLIAMS SASSINE À TARTAR(E), JANVIER 1997

Contre quoi lutte l'artiste ? La mort, la sienne.

Contre quoi lutte l'artiste ? Le deuil des idées.

Contre quoi lutte l'artiste ? Les mots, leur fuite.

Contre quoi lutte l'artiste ? Le verbe enchaîné.

Il se bat, guerrier cramé,

Il se bat, mercenaire griot,

Il se bat, pour un peu de beauté,

Il se bat, trouvée dans un caniveau,

Ivre d'idéal voyez-le, s'exaltant,

Ivre d'idéal, sautant sur un banc,

Ivre d'idéal, hélant les passants,

Qui n'ont que de la pitié face à ses errements.

C'est qu'on ne lui demande pas ce que l'on attend,

C'est qu'il apporte ce que l'on attend pas,

NOS PIEDS

Mes pieds bouffent la terre avant qu'elle ne les bouffe,
Mes pieds ne gouttent pas les ruses des humains,
Ils n'ont besoin que d'un tout petit peu de souffle,
Ils disent qu'on respire mieux sur mon chemin.
Mes pieds sont des enfants de la rue, la manière,
Mes pieds, deux bordilles sorties d'un caniveau,
Ils guincent à deux les épluchures de lumière,
Ils ont connus plein de poètes chez Bronzo.

Où voulez-vous aller ?

Faites ce qu'il vous plait !

Il suffit d'ouvrir la porte

Le soleil nous escorte

Où voulez-vous aller ?

Mes pieds sont blancs mais ils sont usés par la route,
Mes pieds sont cornés, cuits, crades et très crevassés,
Ils vont sans but, sans opinion, coûte que coûte
Et ils se foutent-ball du pognon, je le sais.
Mes pieds sans origine, sans fin, sans programme,
Mes pieds n'ont jamais, non jamais besoin de rien,
Vé-les ça roule, ça danse et ça se régale,
Ils partent ensemble en vacances et ça c'est bien.
Et quand tôt ou tard viendra l'heure de la quille,
Que l'on dira salut à tous nous on se taille,
On rangera soigneusement nos espadrilles,
Tout en gardant nos vingt orteils en éventail,
On tournera les talons sur la Canebière,
Vers le Vieux-Port à l'appel d'autres horizons,
Arrivés la tête en avant avec nos mères,
On repartira seuls et ils applaudiront.

LE JARDINIER

Plantes, légumes, fleurs et arbres, il me faut vous faire une confession,,
Si longtemps que je vous bine, vous sarcle, je ne sens plus mes articulations,
Hélas, le temps a suivi son chemin, je sens que la vie quitte ma carcasse,
A mon âge on est quitte c'est certain, si la vie veut se casser qu'elle se casse.

Mais avant je voudrais, que vous me disiez,

Comment vous faites quand on vous plante, pour repousser ?

Ainsi le jour de mon enterrement, sûr je ne ferai pas piètre figure,

Je n'arracherai pas de larme aux vivants, au contraire, je sourirai nature,

Je serrerais la main du fossoyeur comme celle d'un maître jardinier

En lui disant s'il te plaît mon planteur, n'oublie surtout pas de bien m'arroser.

Ainsi à la faveur d'une équinoxe, et d'un soudain jaillissement de sève,

Même si je n'ai pas encore d'écorce je pousserai le nez hors de terre,

D'abord un tronc pour montrer ma bobine, branches, feuilles, fleurs pour être d'enfer,

Un beau lézard squattera ma narine, l'écureuil sera co-propriétaire,

Je serai le carrefour des abeilles, l'agora des oiseaux et des fourmis,

Peut-être même que sous mon aisselle, une hirondelle viendra faire son nid.

J'aurai la moitié du corps à la fraîche, et l'autre profitant de la chaleur,

J'aurai une moitié dans les ténèbres, l'autre dans la lumière c'est le coeur.

Je me nourrirai d'un rayon de soleil, de la lueur du miroir de la lune,

D'un doux reflet d'étoile et au réveil, de gouttelettes de rosée de fortune,

Je ne m'attends pas à ce que vous parliez, une ondulation de fleur suffira,

Un bruissement de feuilles du figuier, pour pouvoir enterrer tous mes tracas...

COMME UNE LIONNE

Elle n'a pas fini, pas fini de grandir,
Elle sait à peine respirer,
Dans sa tête, dans sa tête les souvenirs,
Dans ses yeux la réalité.
Maman n'est plus là pour lui dire,
Qu'elle l'aime pour l'éternité,
Quand elle arrive à s'endormir, elle rêve,
Elle rêve qu'elle est libre.
Libre comme une lionne,
Et plus rien, ni personne,
Ne pourra la forcer,
Ne pourra la forcer. x2

Il n'y a pas une loi qui est là, qui interdit le mariage précoce.
Dans le cas de ces filles qui sont inaccessibles quand elles sont mariées,
nous devons faire ce travail de base qui est de voir les filles, de les sensibiliser,
elles-même d'abord.

Sensibiliser les parents, sensibiliser les communautés,
tous ensemble parce qu'il y a un travail d'ensemble qui est là.
C'est une chaîne, quand on coupe un maillon, tout le reste va avec.
Elle n'a pas pu apprendre à lire,
Mais sur ses griffes elle peut compter,
Quand s'effacent les souvenirs, elle rêve,
Elle rêve qu'elle est libre.

LA VALSE DES VALISES

Vé la civilisation, les grincements de millénaires,
Vé les tombées de camion rythmées aux chants des galères,
Vé la fanfare des langues, vé la symphonie des peaux,
Le voisin qui a les glandes et celui qui trouve ça beau.
La valse des valises c'est du matin au soir, du matin au soir,
La valse des valises, c'est du matin au soir, des refrains de trottoirs.
Vé moi cette « Samsonite » comme elle est à l'agachon,
Même la diplomatique danse avec un baluchon,
Les colis du bled en prime, mettent le souk dans la rue,
Et ceux qui viennent de Chine, fêtent leur plus-value.
Vé le mistral, les poèmes des déportés du Panier,
Les chants des galériens, les cris des dockers débarquant les cercueils d'Algérie.
Vé les couleurs, le jaune des pestiférés, le gris des réfugiés et le noir des pieds...
Vé la culture en escale, la vieille qui craint dégun,
Orientale et Provençale, ici ces mots ne font qu'un,
Vé l'art des bars à cartons, académies de la tchatche,
Vé tous les coups de canon, vive la vie à l'arrache.
Vé l'académie de la tchatche, l'opéra du vitriol, les fulgurances de Pagnol,
Les rires sur l'amer, les blagues assassines, les haïkus de bistrot, les slogans d'oliveraies.
Vé entre roches et rouleaux, derrière les volets clos la grève des bavards qui cultivent la réserve.
Vé le sud en billets, le nord en quartiers, des tours de fadas, du plein la vue sur mer et des
belles de mai qui toisent les gobis du haut du Panier aux voiles de linges mouillés, les sirènes de
brume en chaleurs. Le vivant au prix du mort ! Les fans de Kiki la rose armés jusqu'aux vent,
les chiens bordilles entre les cabanons, la boulègue d'exception, la cagade à Endoume
et le chichi à dache, l'évêché vachard, les collègues qui tapent le ballon
et Paris qui pègue au gazon !!!

STOP NET

Viens, viens, viens, ça fait du bien,
Ça fait du bien quand ça s'arrête,
Viens, viens, viens, ça fait du bien,
Stop net !

Ne trace pas plus vite que le temps qui passe,
Et qui t'invite à faire plus de place,
Au speed de la vie qui ronge ton espace
et les bons moments de ton existence.
Pense, à courir un peu moins vite, à définir ce qui t'excite,
Est ce de l'argent, du matériel, artificiel, conventionnel,
Qui te pousse à côté de l'essentiel ?
Tu roules, trop vite pour regarder, les paysages de l'amitié,
Tes enfants qui grandissent, ta femme et ta famille
Et tu passes à côté, ta vie tu la torpilles.
Viens, appuie sur la pédale de frein,
Tu es bien trop rapide,
Assis sur le bolide d'un triste quotidien,
Ta vie est insipide, ton fric te sert à rien.
Et viens, prends tes enfants dans tes bras,
Prépare-leur des petits plats,
Prends quelques heures par ci par là,
Le bonheur ça ne s'invente pas, ça se prend quand il est là.
Et viens, pas besoin d'en faire des tonnes,
Juste croquer dans la pomme,
Le monde des hommes est trop rapide
Il nous assomme, il nous bride, il nous bastonne et nous abîme.
Faut que tu chopes le temps pour profiter des gens.
Et stop net, c'est clair et net,
Stop, garde l'amour de ceux qui t'aiment
Et prend 2 jours pour en faire un troisième et hop...
Tranquille, extrais-toi du futile,
La vie ne tient qu'à un fil,
On a beau être agile, on finit dans l'argile,
Tout va bien trop vite alors vas-y profite,
Prend, le temps avec ceux que tu aimes,
Libère-toi de tes chaînes,
On se rend compte bien trop tard quand arrive le noir,
Qu'on est passé à côté de notre histoire,
N'attends pas, que celui que tu aimes s'en aille,
Attrape-le par la taille,
Serre-le fort dans tes bras, avant qu'il ne soit plus là
Après c'est toi qui reste à mener la bataille.

Stop net, c'est clair et net,
Stop faut que tu t'arrêtes,
Stop il faut que tu chopes le temps pour profiter des gens
Stop net, c'est clair et net,
Stop, garde l'amour de ceux qui t'aiment
Et prend 2 jours pour en faire un troisième et hop...

YES PAPILLON

Tu vois Papa...y en a qui courent le monde, moi j'ai jamais pu ramper, alors je plane, je suis citoyen nuage, je tutoie les étoiles et dans le ciel de nuit, je vois plus loin que le jour. Je perce les énigmes, je tresse des évidences, je pense les poncifs, j'interroge la guerre, j'interroge la paix, j'interroge la haine, j'interroge l'amitié. La cervelle qui luit, j'interroge la terre et ses boîtes d'ennui, je cultive l'amour sur le fumier du mépris.

La réalité c'est un nuage dans un ciel qui n'existe pas non ?

Je crois pas que la vie soit un rail, je la vois en volutes, en spirales, en jungle de lianes, en Amazonie qu'envahit le jardin de ma vie, je suis Tartarzan !
Je bondis, je dessine, j'écris... au fil des mots je raccommode le sens de la vie, je danse, je joue... je jouis... bonobo de mon impuissance... Et quand la réalité me file des douleurs, devant son tableau noir je me shoote de couleurs, je me saoule d'arcs en ciels et de nuances qui s'accordent à mon innocence.

Moi papa, tu sais... Je bouffe la terre avant qu'elle ne me bouffe, je résous rien, j'expose, je me résous à rien, je m'expose, je m'explose, je suis artiste à dose létale, marginal flou, fou d'ivresse et de beauté.

Tu sais Gari, quand la terre tremble... seul l'ivrogne marche droit !

BARKA

J'aurais pu charmer des serpents,
Être l'Auguste ou le clown blanc,
Mais voilà, moi ma joie, mon délire, j'ose à peine le dire:
C'est de lancer mes rimes au vent.
Chaque matin je suis heureux,
Je fais un peu ce que je veux,
Oh fada, je suis en tête à tête, et c'est toujours la fête,
Avec toutes mes notes bleues.
Bougez-vous le cul dansez sur les flammes,
Chantez vos défis, slamez les âmes,
Cassez-vous, éclatez-vous, foutez le feu, libérez vous,
Chiez sur le fric, cultivez votre herbe,
Brisez vos chaînes, crachez sur la haine,
Marrez vous comme des baleines,
Saoulez vous de délires, noyez la peine
Car mortels vous n'êtes pas morts,
Et rebelles vous êtes plus forts...
La vie n'est que malentendus,
Entre tout plein de malotrus,
Méfie-toi, du berceau à la tombe, on jongle avec des bombes,
Un jour elles nous tombent dessus.
Tant que mes rimes sont en l'air,
Je ne sombre pas tout est clair,
Je suis là, au fond de ma roulotte et je dis à voix haute,
Vous pouvez garder votre enfer.